

# AU BORD DE L'OISE

<http://www.unepageparjour.com>

Marie regarde les garçons parler. Ils l'amuse. Elle est présente, avec eux, avec Fleur, mais absente aussi. Elle les regarde, qui roulent un peu des mécaniques. Qui est le plus fort, le plus intéressant, le plus souriant, le plus drôle...ils fanfaronnent. Elle sait bien que c'est pour elle. Qu'elle est au centre de leurs gestes, quand ils miment avec leur main une anecdote, une petite affaire passée ou présente, un souvenir, qu'ils ont eu ensemble. Par moment, dans cette douce soirée d'août, sur cette terrasse de restaurant du bord de l'Oise, Fleur gémit un peu. Marie la prend dans ses bras. Son tout petit bébé. Elle la berce. La rivière, doucement, s'étale entre les berges du pont, renvoyant par reflet des étincelles de lumière.

Au tout début, Marie avait pensé à Rose. Une jolie rose, rose comme les joues d'une enfant, qui court au grand air. Mais Fleur, c'est toutes les roses, et les jacinthes aussi, les anémones, les giroflées, les orchidées, les fleurs rares et les fleurs des champs. Marie avait souhaité que sa fille soit toutes les fleurs, et pas seulement une rose, qu'elle soit celles qui grandissent à la volée, dans les vents frais, et celles qui s'étalent avec luxe aux bras des arbres tropicaux, les roses et les blanches, les jaunes et les rouges, les petits myosotis

aux bleus de ses yeux, et les grands dahlias fiers, les lys des rois et les fleurs d'aubépine, pleine de rosée.

Fleur te ressemble beaucoup, Marie ! C'est Jean, soudain, qui s'exclame.

Marie, ça la fait toujours sourire ! Sacré Jean ! C'est le plus jeune des trois garçons. Le petit frère de Mathieu. Un peu son petit frère à elle aussi. Depuis le temps qu'elle le connaît Mathieu. A la maternelle, déjà, ils se tenaient par la main. Ils se marieraient quand ils seraient grands, disait Mathieu ! Mathieu ! Oh, en primaire, ce n'était plus la même histoire. Une année, amis, une année, fâchés. Ils n'ont jamais su pourquoi, avant de se perdre de vue au collège, puis de se retrouver au lycée, en prépa. Ils avaient bossés ensemble comme des dingues... Sacré Jean !

Marc en rigole à son tour ! Comment tu peux dire ça ! Tu reconnais Marie, toi, dans ce petit bébé. Dodo, lolo, dodo ! Eh, Fleur, qu'est-ce que t'en penses ?

Marc est le plus fort, le plus sportif, le plus musclé, le plus fier. Elle l'a connu plus tard, quand ses parents se sont installés ici. Très brun, un père du sud. Son rêve, la cuisine du midi. Toujours ça en tête, d'ailleurs, monter son resto. Mathieu et Marc, que tout opposent. L'intello, d'un côté, consultant de je ne sais plus quel cabinet international, et de l'autre, le manuel dans l'âme, qui s'ennuie à mourir dans son école de marketing. Il fait cela pour faire plaisir à son vieux père, elle le sait bien, qui lui soutient qu'il le remerciera ensuite, quand il devra gérer cinq cents couverts dans un cinq étoiles. Loin de ses rêves de petite gargote au bord de la mer, où les poissons grillés se pêchent le matin.

Penser à ses rêves à lui la ramène à ses rêves à elle, qui maintenant deviennent leurs rêves à elles, à Fleur et à elle, Marie. Quel avenir pour Fleur ? La petite pleurniche un peu, en tordant sa bouche d'une drôle de manière, comme si elle pensait aussi à tout cela. Un mois que ce nouveau monde défilait devant ses yeux, mais qu'en penser ? Qu'en croire ? Qu'en attendre ? Ce monde est-il fait pour les bébés ? Marie frissonne. La nuit fraîchit peut-être. Elle enfle son gilet, et garde Fleur lovée contre sa poitrine, qui s'endort, comme rassurée.

Mais, si, regardez, comme elle lui ressemble. C'est Marie en petite ! persiste Jean. Sacré Jean ! D'où tient-il cette chevelure blonde et abondante, qu'il aime à laisser flotter sur ses épaules ? alors que

Mathieu, déjà un peu chauve, est plutôt châtain foncé ? Les dissemblances sont parfois trompeuses. Les cinq ans qui le séparent de son frère ont toujours paru une éternité. Eternel enfant, ou ado pas encore mûr, au désespoir de leurs parents, d'ailleurs. Marie le sait bien. Mathieu le surdoué. Jean le nigaud qui n'a toujours pas son bac, à 21 ans ! Elle le plaint, parfois. Son immaturité lui donne des airs poétiques, romantiques, d'une douceur infinie, mais lui joue bien des tours, et plus d'une fois, Mathieu a dû le sortir de situations bien délicates.

Marie regarde ses trois amis, silencieuse, le petit cœur de sa fille, chaud et vif, contre le sien. Sa petite fille. Elle ne comprend pas tout, ne sait pas tout. La vie d'une nouvelle mère est faite chaque jour de découvertes terribles, qu'il faut comprendre, interpréter. Des sons nouveaux, des images inconnues, des rêves jamais entendus. Parfois, Marie, songeuse, se dit bien qu'elle aimerait les partager, ses rêves. Mais Fleur ne pas encore l'aider. Bientôt ? Que d'espoir dans cette petite chose, ces petits poings serrés. Elle ronchonne encore, à peine. Elle seule peut l'entendre. Les garçons restent concentrés sur leur affaire de découpage de pizzas. Marie mange par hasard. C'est prenant, un bébé. Un coup sur les genoux. Un coup dans le landau. Un coup dans les bras.

Tiens, d'ailleurs, c'est drôle, quand Fleur pleure, un autre bébé pleure, rigole Marc.

Ah bon ? s'étonne Marie, je n'entend rien. Quel mystère ! Je n'entends que ma fille. Alors, Mathieu raconte...il raconte cette histoire extraordinaire des bébés manchots, perdus au milieu de millions d'autres bébés manchots, sur la banquise immense, que leur mère sait toujours retrouver. Et Jean, très docte, parce qu'il l'a lu quelque part, on dit aussi que les sanglots des enfants font monter le lait dans les seins des mères. Mais il rougit un peu, le Jean, en disant cela, malgré tout, par ce que c'est Marie, en face de lui. Qui ne l'écoute guère. Elle sourit d'avoir pu attraper un morceau de mozzarella entre deux câlins de sa fille.

La serveuse passe et repasse. Un peu courroucée, peut-être, de cette table de quatre et demi, qui n'avance pas. Toujours à parler. Toujours à pleurer, cette môme. Le patron qui ne dit rien. Si cela tenait d'elle...je vois bien que les autres, ça les embêtent, ces chialeries à longueur de temps. Franchement, les gens n'ont pas idées, amener un bébé, si petit au restaurant. Des égoïstes... Le patron, d'ailleurs, ce vieux tendre à la peau tannée, les aime bien, à

cette table là. Il leur offrira le café, ou une grappa en fin de repas. C'est à sa fille qu'il pense, là bas, retourné dans l'île, avec ses petites qu'il est bien las de ne pas voir aussi souvent qu'avant. C'est vrai qu'elle est jolie, qu'elle ressemble à sa maman. Elle s'appelle Fleur, précise Marie, toujours heureuse d'expliquer, les roses, les fleurs des champs, les lys fiers et les iris des chaumières. Elle s'en va en haussant les épaules, la serveuse au mauvais caractère. Mais Maris s'en moque bien. La grappa lui fera du bien. Elle ne conduit pas. Marc a promis de tous les ramener. Il en est à son troisième coca zéro. Victime de la pub et du marketing ! s'était offusqué Mathieu en début de repas. C'est juste du repackaging.

Marie s'est levée de table. Penchée sur le landau, elle encapuchonne sa fille. Elle va s'endormir, je vais la bercer doucement en marchant. A tout de suite. Ne m'attendez pas pour commander un dessert. Je prendrai un tiramisu !

Les roues du landau glissent lentement le long de la rivière. La nuit est un peu fraîche. Les bras nus de Marie frissonnent sous son petit gilet de coton. L'eau est bien silencieuse, ce soir. A peine troublée, par instant, par le plongeon d'un ragondin, dont la nage excitée donne aux reflets des lampadaires l'occasion de s'enhardir quelques instants dans une danse déjantée. Puis tout retombe dans le calme. Marie respire un grand coup. Le restaurant, les garçons se sont éloignés derrière elles. Fleur, bercée par le clapotis de la berge et les aspérités monotones du petit chemin fluvial, sourit du bonheur simple des tous jeunes enfants. Elle dort. Mais Marie sait qu'elle l'entend, au-delà d'une intuition, elle sait qu'elle est un peu elle, aussi. Elle doit lui parler de la rivière. Lui expliquer. Sa rivière.

Il faut t'asseoir le matin, dans un coin calme, isolé, inconnu de la foule. A l'abri des bruits de la ville. Quand le soleil se lève. Ses rayons pâles jouent avec la surface de l'eau. Timidement. Chacun apprend à connaître l'autre. C'est le moment de la découverte, de tous les possibles. Oh, Fleur ! Combien de fois, petite fille, avant d'aller à l'école, je me cachais là, tu vois, près de ce grand arbre qu'on devine dans la nuit. Je restais là longtemps, le cœur apaisé du jeu du soleil et de la rivière. Ils étaient mes amis, mes véritables compagnons de jeu. J'étais en retard à l'école, mais ce n'était pas bien grave, il est important d'apprendre le savoir des hommes, mais il est aussi important d'apprendre le savoir du reste.

Marie continuait d'avancer dans la nuit, poussant le landau de sa fille, silencieuse alors. Puis elle s'arrête, soudain. Fleur, surprise,

ouvre ses grands yeux bleus. Marie se penche vers elle. Avec mystère. J'ai même pu voir des fées, parfois. Elles dansaient dans la lumière blanche. Entre les fleurs et les papillons du matin. La première fois, j'avais été si surprise que j'avais un peu cri. Oh ! et la petite fée s'était jeté dans la rivière. Je l'ai cherché dans l'eau mais je ne l'ai pas découverte. J'avais peur qu'elle se soit noyée. Je ne savais pas encore que les fées ne se noient pas. Elles nagent bien mieux que nous. Elles volent bien mieux que nous. Elles vivent bien mieux que nous...Alors, je suis revenue, tous les matins de soleil, avec mon gros cartable, m'installer dans ces hautes herbes. J'attendais les fées. J'ai attendu longtemps, mais elles sont revenues, un jour. Il y en avait plusieurs, une dizaine, peut-être. Habillées de fils d'argent et de fils d'or. L'eau et la lumière. Je ne sais pas si elles m'ont vu, ce jour là. J'étais restée bien sage. Elles allaient de fleur en fleur, sautant d'une brindille à une autre, virevoltant entre les feuilles couvertes de rosée, partout où le soleil pâle laissait tomber ses rayons. Je suis restée longtemps, si longtemps, que j'avais fini par m'endormir. C'est Mathieu qui m'a retrouvée. Il m'a disputé, me disant que tout le monde me cherchait, que mes parents étaient morts d'inquiétude, qu'il y avait des pompiers partout dans la ville, qu'il y avait même un hélicoptère de gendarmes et un bateau qui sillonnait l'Oise, si jamais je m'étais noyée.

Alors, je ne suis plus allée le matin au bord de la rivière. Je suis devenue une petite fille modèle, très gentille, qui écoute ce que tout le monde lui dit de faire. J'ai fait semblant d'oublier cette histoire de fées. Je me suis mis à très bien travailler à l'école. Presque aussi bien que Mathieu. Parfois, j'étais même meilleure que lui. Alors il se fâchait. Il disait que c'était grâce à lui que je travaillais bien, qu'il m'avait beaucoup aidé pour que je m'améliore, et que ce n'était pas juste. Je me fâchais à mon tour et on ne se parlait plus pendant des semaines. J'avais envie de retourner au bord de la rivière pour retrouver les fées...mais mes parents me surveillaient mieux. Ils m'emmenaient en voiture à l'école. Je ne pouvais plus m'échapper. J'ai beaucoup appris du savoir des hommes, mais j'ai beaucoup oublié de l'autre savoir.

Fleur soupire un peu. Marie comprend qu'elle a besoin du bercement des roues. Elle fait alors demi-tour. C'est drôle, comme la lumière du restaurant paraît loin. Tout ce chemin parcouru, sans même s'en apercevoir. Elle se demande si les garçons ont dévoré gloutonnement son tiramisu, ou bien, s'ils l'attendent, en se racontant des histoires de garçons.

Tu vois, ma fille, les garçons ne sont pas les mêmes, quand ils sont avec nous, ou quand ils sont ensemble. C'est même quelque chose d'assez incroyable.

Marie frissonne de nouveau. Elle a froid, même. Alors, elle se hâte. L'eau est très noire, loin des lampadaires de la ville. Mais la rivière est juste, explique-t-elle à Fleur.

La nuit, elle est comme une vieille sorcière. Elle fait peur à tout le monde, dès que les lumières de la ville s'éteignent. Personne ne lui rend jamais visite. Alors, les gens inventent n'importe quoi. Il y a plein d'anciennes histoires. Des petites filles dévorées à minuit par une espèce de loup-garou qui aurait jailli de l'eau noire. Des amants noyés qu'on retrouve un an plus tard, leur squelette enlacés pour l'éternité. Des familles entières tombées dans l'eau, et dont personne n'a entendu les cris d'appel au secours, déchirant pourtant la nuit silencieuse. Ou encore des jeunes gens tout à fait téméraires qui auraient voulu patiner sur la rivière gelée, au milieu de la nuit de Noël, et que auraient été englouti sous la glace.

Toutes ces histoires font bien peur, n'est-ce pas, ma petite Fleur ? Mais sait-on ce qui est vrai et ce qui est faux ? Toi qui vient d'arriver, que penses-tu de nous ? Comment vois-tu nos habitudes ? nos idées ? nos manières d'être et de vivre ?

Une nuit, je ne dormais pas, car j'étais très malheureuse. Et pourtant, le soir, nous avons fêté avec Mathieu, mes parents et les siens, notre réussite commune au concours d'entrée d'une école prestigieuse. J'avais travaillé, travaillé, travaillé...travaillé. Toute ma famille, mes amis, mes professeurs, m'avaient félicité. J'avais fait presque aussi bien que Mathieu, c'est pour te dire ! Mais ce que je n'avais jamais ressenti jusqu'à cette nuit-là, c'était l'inutilité, le vide de cette quête. Je ne m'étais jamais posée cette question « est-ce cela que je veux ? au plus profond de moi, est-ce vraiment cela que je veux ? » Depuis cette histoire des fées, j'avais écouté tout ce que l'on me disait, j'avais suivi tout ce que l'on me disait de faire. Et la petite fille joyeuse qui aimait regarder le soleil danser avec la rivière était devenue, sans que je m'en aperçoive, une pauvre poupée de chiffon. Cette nuit-là, je recevais cette révélation terrible : une poupée de chiffon, qui a réussi le concours d'entrée d'une grande école !

Marie s'arrête de nouveau. Elle n'a plus froid, maintenant. Elle sait que le froid qui la pénétrait tout à l'heure n'était pas celui de cette douce nuit d'août, mais de cette autre nuit. En parlant à Fleur, elle s'aperçoit qu'elle a marché très vite. Elles ont dépassé le restaurant sans même s'en apercevoir. Elle fait alors demi-tour une nouvelle fois. Les lumières paraissent encore plus loin que tout à l'heure.

Alors, désespérée, je suis allé vers la rivière. J'ai marché longtemps, un peu comme ce soir, tu vois, Fleur. Sur cette petite route. On entend bien l'eau, mais j'avais peur, malgré tout, de m'en approcher d'avantage. J'avais peur et j'avais mal et j'avais froid. C'était l'été pourtant, comme aujourd'hui, mais la chaleur du jour avait laissé la place à une nuit terriblement glaciale et sombre. Après avoir longtemps marché, l'esprit empli de cette image de petite chose insignifiante que j'étais devenue, du dégoût de moi-même, de la nostalgie d'une enfance heureuse et lumineuse, perdue à tout jamais, j'étais allée sur la berge. Au plus près des eaux noires. Un passant qui m'aurait vu, aurait pu croire que mon intention était de me noyer, de disparaître à jamais dans le tumulte du courant, mais il n'y avait pas de passant. Il n'y avait personne. Personne pour oser regarder les terribles eaux noires.

Je me suis mise à genoux. Je me suis penchée vers les eaux sombres. Mon visage à la surface même du courant. Sans reflet, car l'eau était si noire qu'elle semblait elle-même avoir une âme. Ou bien c'était le reflet de ma pauvre petite âme, bien triste et bien noire, que je contemplais cette nuit-là. Non, Fleur, je crois bien que c'était l'âme de la rivière, de cette sorcière noire et sévère, à la surface ridée par le souffle de la nuit. Il faut que tu t'en ailles, me disait-elle d'un air revêche. Mon désespoir ne semblait pas l'émouvoir, bien au contraire. Il faut que tu t'en ailles.

Tu n'as rien à faire ici. Pourtant, penchée sur l'eau profonde, je me sentais attirée par le dessous de cette onde que je ne voyais pas. Déjà mes cheveux me paraissaient lourds, emplis d'algues sans doute, de crapauds ventrus, boutonneux, flasques, endormis. Mes bras flottaient à la surface. Mes mains n'étaient plus que des ailes qui petit à petit s'enfuyaient au loin. Mes yeux grands ouverts, aveugles, regardaient vers le ciel comme un gouffre insensé, parfaitement obscur. Je dormais dans un lit glacé, ondoyant, un bateau ivre entre les pieds du pont de pierre. Tu vois, c'était là, juste là.

Il faut vraiment que tu t'en ailles, me disait la vieille. Mais elle paraissait moins sévère. Je devinais sur ses lèvres blanches un maigre sourire de compassion. Il faut que tu t'en ailles, mais avant, je vais te préparer une soupe chaude. Je frissonnais, car j'avais très froid, habillée d'eau dégoulinante sur tout mon corps. J'allais, je venais, comme une poupée de chiffon que j'aurais lancé dans la rivière. J'étais la petite fille qui se séparait avec colère de sa poupée inutile, en la projetant du pont de toute ses force. J'étais cette pauvre poupée morte, inerte, qui serpentait au hasard du clapotis des vagues. J'étais cette vieille femme fatiguée, cette vieille sorcière sans couleur, dont on avait cru qu'elle avait le cœur éteint, qui préparait cette bonne soupe chaude, avec une vieille recette de potion magique, aux herbes oubliées, aux saveurs inconnues, aux sorts incroyables.

Il faut que tu t'en ailles, mais bois ça, ma belle, avant. C'est la boisson des dieux, des morts et des vivants. Des enfants et des vieux.

Le nectar était bizarre, presque noir, violet, très sombre. Très odorant, aussi. Epais, sirupeux. Quelque chose d'incroyable, qui m'envahissait entièrement. J'étais si bien. Comme une sorte de torpeur qui me prenait dans tout le corps. Je n'avais plus froid, je crois bien que je souriais. Que j'étais parfaitement heureuse.

La vieille m'expliqua le chemin du retour.

Il y eu un long silence. Parce que Fleur s'était entièrement endormie. Mais aussi parce que Marie écoutait le silence, ce chuchotement parfait de la nuit. Marie, dans sa rêverie, ne s'aperçut pas qu'elle avait fait demi tour, qu'elle se dirigeait de nouveau vers le restaurant, que ses lumières n'étaient plus un point vacillant dans l'horizon nocturne, mais une belle flamme de vie bien rouge, avec des gens qui s'affairaient autour des tables.

Oui, je suis revenue, Fleur. Beaucoup on dit que je m'étais noyée, que des passants m'avaient trouvée là, sur la berge, sans vie, presque, et que les secours avaient tardés à venir, qu'ils avaient eu bien peur pour moi, car je ne bougeais pas, je ne parlais pas, je ne respirais presque plus.

Je souriais. La mixture de la vieille sorcière de la rivière, ou de la vieille chimère de mes rêves, je ne sais pas, je ne sais plus très bien parfois, avait sauvé mon âme. La petite fille avait bien jeté la

pauvre poupée de chiffon, mais elle n'était pas tombée dans la rivière avec elle.

Les gens ont dit que j'avais bien eu de la chance. Les médecins ont dit qu'après autant de temps dans le coma, il est bien difficile de s'en sortir, mais tu vois, il faut bien croire que la soupe de la vieille contenait quelques herbes magiques, n'est-ce pas, ma petite Fleur. Et puis, tu es venue à ton tour.

Pas tout de suite, car avant, eux aussi, tous les trois, les trois garçons du restaurant, ils étaient venus me voir, couchée sur mon petit lit blanc d'hôpital. Mathieu, qui pleurait, qui se fâchait, qui me disait que je n'aurais pas dû, pas dû quoi ? Hein ! Dis-moi ? Je n'y comprends rien. Il allait commencer l'école. J'étais prise aussi, on aurait pu continuer comme avant. Moi, ça me faisait bien rire, maintenant, ces histoires d'écoles à la noix ! Marc qui s'inquiétait, Jean qui ne comprenait rien, moi, sa grande sœur, son idole tombée de son piédestal. Il ne s'en est pas encore remis.

Oui, Fleur, je riais, car j'avais de nouveau été la reine de l'école buissonnière. La première fois, j'avais rencontré des fées. La seconde fois, j'avais rencontré une sorcière ! La vie devenait terriblement excitante. Que rencontrerais-je la troisième fois ?

Les garçons ont continué leur existence de garçons. Mathieu a poursuivi ses études. Marc a suivi malgré lui cette foutue école de marketing dans laquelle il s'ennuie à mourir. Jean redouble chaque année, un peu de ma faute, sans doute...

Quant à moi, je n'ai rien fait. Après mes six mois d'hôpital, tu vois, il n'ont pas voulu me garder non plus, eux, un peu comme la sorcière de la rivière, ils m'ont dit, allez, ouste ! Du balai ! alors, je me suis enfermée dans ma chambre, j'ai lu, beaucoup réfléchi, énormément écrit, tout brûlé, tout recommencé, tout brûlé encore. Je crois bien que je faisais le désespoir de mes parents. Les pauvres étaient bien incapables de comprendre quoi que ce soit de cette pauvre fille tout à fait normale qui soudain devenait vraiment complètement cinglée. Pour eux. Car pour moi, je devenais tout à fait sage, d'une sagesse extrême, de la plus grande sagesse, reçue de toutes celles qui étaient passées comme moi par le même remue-ménage, depuis des siècles et des siècles.

La troisième fois, c'est toi que j'ai rencontrée ! Ma Fleur, ma petite Fleur...

Elles passent maintenant juste à côté du restaurant. Les trois garçons gesticulent, leur font de grands signes. Jean lui crie quelque chose. Mais elle n'entend pas. Marie regarde les garçons, mais sans vraiment les voir. Elle continue d'avancer, en pensant à toute cette histoire. Quelle belle histoire que cette maternité.

Le bruit des pas qui courent derrière elle ne la font pas se retourner. Elle sait bien qu'il doit en être ainsi. Que cette soirée avec eux ne peut pas se terminer sans que ... sa pensée s'arrête, oiseau interrompu au seuil de l'envolée.

Marie ! Marie !

C'est Jean, bien sûr. Elle l'aurait bien parié, d'ailleurs. Sacré Jean. L'innocence parfois, rend les plus timides un peu plus braves que les autres.

Marie, s'essouffle-t-il en la rattrapant, Marie, tu as oublié ton tiramisu !

Non, je ne l'ai pas oublié. Comment puis-je oublier un tiramisu, moi, avec tout ce sang italien qui coule dans mes veines ?

Ha, je croyais, comme tu marchais, de plus en plus loin de nous, dans cette jolie nuit, que tu n'avais plus faim.

Au contraire, petit malheureux ! Cette marche m'a donné grande faim. Et j'y vais de ce pas, dévorer ce tiramisu...

Marie entame un demi-tour, en se penchant sur le landau pour le faire tourner en douceur. Fleur dort, il n'est pas question de la réveiller.

Attends ! dit Jean, en lui prenant le bras. Attends, on peut marcher un peu, tous les deux...

Tous les trois, tu veux dire ?

Oui, tous les trois ! Fleur, toi, moi. C'est bien, hein tous les trois ? Nous trois, on va bien ensemble, n'est-ce pas ? Marie devine dans l'obscurité de la nuit que Jean doit être bien rouge. Mais il ose parler, l'ombre l'encourage. Ils se mettent à marcher, tout doucement, c'est à peine si les roues avancent sur le petit chemin

caillouteux. La rivière chante. De loin, on aurait pu croire deux amoureux, rassemblés par le fruit de leur passion.

Tu sais, Marie, j'ai bien réfléchi. J'ai l'air parfois bien bête, nigaud, à côté de la plaque, un grand gamin qui aurait grandi trop vite, qui n'a pas su trouver sa place. Mes redoublements continuels sont le déshonneur de ma famille, mais tu sais, Marie, j'ai bien réfléchi.

Réfléchi à quoi ? S'intéresse Marie, l'encourageant à continuer sur sa pensée. Jean s'arrête. Il a l'air bien grave, soudain. Quelques reflets de lampadaire donnent à son visage resté adolescent quelques traits plus durs, presque tristes, même.

Oui, j'ai bien réfléchi que je pourrais être un bon père, pour cette petite. Je...

Et moi ? S'enquiert Marie.

Toi ?

Oui, que deviendrais-je, si tu deviens le père de cette petite ?

L'idée est difficile à exprimer, à penser, pour Jean. Même si c'est exactement l'idée dont il rêve depuis l'enfance. Le mari de Marie.

Que deviendrais-je ? Répète Marie, sans vraiment attendre de réponse, tant elle sait que les mots ont cette capacité incroyable à peser parfois d'avantage que les montagnes. Jean baisse la tête, maintenant. Pressant le bras de la jeune mère, il l'invite à marcher de nouveau.

Fleur pourrait m'appeler « Papa ». Tu m'appellerais Jean, et je t'appellerais Marie, et les gens pourraient croire, ou penser, ou imaginer, ou désirer, ou rêver que je suis ton...mari ?

Sais-tu ce que c'est, être un père ? Sais-tu ce que c'est qu'un père, dans les yeux d'une mère ? Sauras-tu être le père d'une fille de cinq ans ? Sauras-tu être autre chose qu'un copain gentil qui lui apporte des gâteaux ? Sauras-tu être le père d'une fille de dix ans, qui se maquille un peu trop vite ? Sauras-tu être le père d'une fille de quinze ans, qui écrit sa vie en lettres de sang ? Sauras-tu être le père d'une fille de vingt ans, qui cherche sa tribu, son clan, sa race ? Sauras-tu être le père d'une fille de trente ans, qui t'amènera à son tour le fruit de son ventre ? Sauras-tu être le père d'une fille de

quarante ans, quand les maisons s'écroulent, quand les vents sont mauvais, quand les soleils disparaissent, quand les montagnes se disloquent ? Sauras-tu être le père d'une fille de cinquante ans, quand les oiseaux prennent leur envol, quand les migrants disparaissent au bout de l'horizon ? Sauras-tu être le père d'une fille de soixante ans, quand tu l'emmèneras d'hôpital en hôpital, quand ton corps mourant pèsera sur les dernières braises de sa vie ? Sauras-tu être le père d'une fille de soixante-dix ans, quand tu seras mort depuis longtemps, et qu'elle attendra de toi un signe, un souffle, une espérance, un souvenir jauni ? Oui, Jean, sauras-tu te faire appeler « papa » ?

Jean reste songeur. Il apprendra, peut-être.

Ils repassent devant le restaurant. Les lumières commencent à s'éteindre. Les tables sont presque vides. On s'affaire, pour retirer les derniers morceaux de pain, les verres, les nappes. Marie veut son tiramisu. Mais Matthieu s'est levé. Il cherche à lui parler à son tour. Seul. Elle hésite. Elle se tourne vers Jean :

Reviens dans quinze ans, et je me marierai avec toi !

Mathieu lui sourit. Jean retourne s'asseoir auprès de Marc. Marie berce Fleur en faisant doucement rouler le landau. Ils font quelques pas dans la nuit.

Silence. On entend l'eau, comme un soupir. Ils passent près du pont. Marie frissonne de nouveau. Oui, cette nuit d'août est bien fraîche.

Tu sais, ose Mathieu, j'ai beaucoup réfléchi. Elle pourrait être ma fille...

Le rire de Marie éclate comme une cascade joyeuse. Je sais à quoi tu penses. A notre biture de Noël... à tous ces mélanges bizarres qui nous avaient occupés toute la soirée, quand on attendait le reste de ta famille, qui n'est jamais venue... J'étais complètement bourrée, et toi aussi.

Oui, je te l'accorde, mais...

Mais ? Mais quoi, s'esclaffe encore Marie. On était bien trop chargé pour avoir la moindre chance de créer une étincelle de vie. Le mélange de nos haleines aurait pu faire exploser tout le quartier. Rappelle-toi comment ton père nous à retrouver...

Oui, sur le lit, tous les deux, à moitié...

Non, complètement saouls ! Coupe Marie.

Marie, arrête ! S'énerve un peu Mathieu. Pourquoi ne veux-tu pas accepter cette éventualité ? Pourquoi ne pas nous donner une chance ?

On se connaît depuis l'enfance.

Tu sais, je vais avoir une bonne situation, Fleur ne manquera de rien. Elle sera la plus heureuse des petites filles. Nous pourrons acheter la maison que tu aimais tant quand tu étais enfant, la grande maison aux volets bleus, avec les cœurs dedans. La maison devant laquelle nous nous sommes fait tant de promesses...

Les promesses sont passées, Mathieu, tu le sais aussi bien que moi. Non, tu ne pourras pas être le papa de Fleur. C'est techniquement impossible !

Comment cela, techniquement ? De Noël à août, cela peut faire le compte, n'est-ce pas ?

Non, Mathieu ! C'est techniquement impossible ! N'insiste pas, s'il te plaît ! Fleur avait déjà tapé à la porte. Elle m'avait déjà choisi. Noël n'y pouvait rien. Oui, nous avons passé une magnifique soirée, toi et moi, mais cela ne change rien à l'affaire. Fleur et moi, nous nous connaissions déjà ! Mais ça, je ne pouvais pas te le dire, n'est-ce pas ? Ta rationalité à toute épreuve t'aurait rendu hermétique à l'incongruité de cette annonce. Alors je ne te l'ai pas dit. Et voilà pourquoi je suis parti, dès le lendemain, dès que l'alcool que nous avions ingurgité m'a laissé les idées un peu plus claires. Oh, je sais, ce n'est pas médicalement très correct de se prendre une biture avec un bébé dans le ventre. Mais là où je partais, je savais aussi trouver les mains qui guérissent, les chants qui soignent, et les histoires qui rendent heureuses les mères. Dès le lendemain, je suis parti en Italie, dans cette vieille province oubliée du Frioul, perdue au milieu des montagnes de nulle part. Ce fut un long voyage, en train, autocar, taxi, un peu à pied, et même une partie à dos d'âne. Il faisait froid, malgré le poncho de laine qui m'emmitouflait. Mais je ne sentais pas le froid, car je savais trouver ce que j'attendais avec cette si vive impatience, trouver ma vieille famille perdue, mes grands-mères, arrières grands-mères, tantes, grandes tantes, qui sauraient me conduire jusqu'à la maternité. Oh, bien sûr, le premier

jour, je ne les comprenais pas, toutes ces vieilles femmes un peu revêches, qui me parlaient en langue frioulane. J'avais pris un vieux dictionnaire, mais cela ne suffisait pas. Alors, j'ai fermé les yeux, et je me suis laissée porter par elles, complètement confiante dans leur expérience. Je savais que ces neuf mois de grossesse seraient les plus heureux de ma vie, mais je savais aussi qu'en suivant leur recommandation, la suite ne serait pas terrible, et que ma transformation en mère m'emmènerait le plus grand des bonheurs. Tu vois, toutes ces femmes malheureuses à leur maternité, qui versent des torrents de larmes, quand tout autour d'eux les pères roulent les mécaniques ou courent à toute jambes de peur de grandir trop vite, quand les grands-pères sont aux anges et deviennent gâteux, quand les copains et les frères s'amuse à jouer avec le nouveau-né. Seules les mères ne disent rien, car elles savent que la suite sera terrible. Mais elles se taisent, de peur de revivre leur propre angoisse. J'ai refusé tout cela, Mathieu. Je me suis enfui du malheur d'être mère. J'ai quitté cette ville, pour donner à Fleur et me donner à moi la meilleure chance de survivre à ce monde stérile. Alors je suis parti retrouver mes anciennes mères, pour qu'elles me maternent, qu'elles me bercent, qu'elles me cajolent, qu'elles s'occupent de moi, que je sois le centre du monde, qu'autour de moi, leur expertise me rassure, me console.

Tes anciennes mères ? Je ne comprends rien ! Qu'est-ce que tu racontes ? Se fâche Mathieu. Il lâche le bras de Marie, et s'éloigne de quelques pas. Il tourne en rond. Il lève les bras au ciel nocturne. Ses mains flottent dans l'ombre des réverbères comme des petites chauves-souris étonnées. Marie roule tout droit, souriant dans la nuit, dans ses souvenirs si proches, et déjà si lointains de ses heures frioulanes. Mathieu revient, à peine calmé. La douceur du visage de Marie, son regard paisible, son air si serein lui donne quand même quelque raison de croire.

Elle poursuit le fil de son discours tandis que Mathieu reprend son bras.

Il y avait d'abord la vieille grand-mère de papa, la Maria-Angelica, que je n'avais plus revu depuis mes trois ans. Le plus étonnant, le plus extraordinaire, ce fut ses yeux quand elle me vit. Un froid matin d'hiver, on m'avait conduit jusqu'à elle, tout au bout du village, une minuscule maison toute en vieille pierre descendue tout droit de la montagne. On aurait dit une grotte. Une seule pièce, au plafond bas, à la porte étroite, mais emplie de lumière. A mon entrée, l'aïeule leva la tête, sa petite tête ridée comme une pomme

à cidre, son chignon tout blanc, et ses yeux...ses yeux emplis de l'immensité du monde, comme si la connaissance entière de toute l'humanité s'était concentré dans son seul regard, en un seul éclair. Je restais sans bouger, stoppée net par cet incroyable éclair de vie. Alors elle se leva du fauteuil dans lequel elle s'était recroquevillée, en me tendant ses bras. Même si je ne comprenais pas le flot de ses paroles, je devinais qu'elle m'avait reconnue, malgré le temps passé. Ses mots chantants coulaient sur moi comme un miel parfumé. Elle me fit asseoir et me prépara un chocolat chaud. Le meilleur sans doute que je n'ai jamais goûté. Elle me parlait tout en faisant chauffer le lait. Elle me parlait même si je ne comprenais pas. Mais je devinais le sens de ses phrases. Entre les « Maria ! ô Maria » qu'elle me chantait. Puis elle posa devant moi un énorme bol, un saladier presque, en faïence épaisse, un peu ébréché par endroit, mais dont les éclats avaient été polis par le temps, patinés par les jours. L'odeur du chocolat envahissait la petite maison, envahissait mon cœur de ses trésors de douceur.

Je sus que je serais heureuse.

Puis il y avait la Maria-Alba et la Maria-Aurora, deux de ses filles, que je n'avais jamais rencontrées. Elles parlaient un peu fort, très vite. Elles étaient entrées à la fin de mon chocolat chaud. Toutes en noires. J'avais eu un peu peur, à vrai dire. Car autant Maria-Angelica était petite et plutôt ronde, autant elles étaient grandes, maigres, voûtées, arc-boutées sur leur bâton de vieilles montagnardes, sèches. Mais je reconnaissais dans leur regard les mêmes étincelles de feu que dans celui de leur mère. Je compris qu'elle les houspillait un peu, de parler si fort. Je compris qu'elle était ma protectrice et que les deux autres lui devaient obéissance. Elles se turent, me regardèrent un peu en coin, me dévisagèrent, lentement, en prenant tout leur temps, le temps nécessaire à connaître cette petite inconnue qui venait de nulle part, le temps nécessaire à l'introduire dans leur clan, dans leur cercle de sorcières des montagnes frioulanes. J'attendais, intimidée, sage, les mains autour du bol, à la faïence encore tiède. Un pâle rayon de soleil pointait à la fenêtre. Dans le silence. Plus de vent dehors. On apercevait les buissons du jardin, à travers la vitre embuée par les vapeurs du lait qui avait chauffé. Des buissons qui s'étaient immobilisés.

Puis elles me sourirent. D'un sourire franc.

Alors, Maria-Angelica se mit à parler, doucement, et les deux autres s'assirent autour de la table, auprès de moi. Je devenais des leurs,

maintenant, petite louve sauvage au pelage hérissée, prête à mettre bas. Elles me prirent les mains avec chaleur, pendant que j'entendais la mère préparer de l'eau, des légumes, du café, sortir le pain, poser sur la table une petite jatte d'huile d'olive, de l'ail, une branche de romarin, un peu de thym ramené de l'été. Tout cela sentait délicieusement bon. Ce mélange des parfums.

Maria-Alba, assise à ma gauche, lissait mes cheveux de sa grande main osseuse. Maria-Aurora, à ma droite, lisait maintenant dans les lignes de ma main, qu'elle tenait avec délicatesse, un doigt léger parcourait ma paume, comme un stylet magique dont elle se serait servi pour m'écrire une histoire, un conte de fée, une aventure lumineuse. La matinée passait, tranquille, à les écouter, à regarder leur mère aller et venir pour préparer ce qui allait sans doute être l'un des meilleurs déjeuners de mon existence. Je m'étonnai de l'énergie de cette petite bonne femme, qui allait et venait, petite vieille infatigable, dont le fardeau des années ne semblait guère peser sur les épaules rondes.

La cuisinière de fonte chantait, se mêlant avec plaisir à la conversation des femmes anciennes. Les parfums envahissaient la pièce avec plus de ferveur encore. On entendait chuintier le lard dans une large poêle en cuivre. Des assiettes s'empilaient sur la table. Puis des couverts dans les assiettes, des verres colorés, quelques cruches emplies d'eau fraîches. Je voyais même une miche de pain énorme, recouverte d'un torchon, comme un trésor. Quel festin préparait-elle donc ?

Alors, d'autres femmes entrèrent. Certaines en noires, mais beaucoup portaient des couleurs vives, des rouges flamboyants, des blancs étincelants, de l'orangé plein de vie, du bleu lumineux comme le ciel, des matières chatoyantes, des écharpes de soie peinte. Elles étaient douze, quinze peut-être, à s'embrasser, à m'embrasser, à porter les mains sur mon ventre encore bien plat, à papoter avec la vieille Maria-Angelica, à tourner dans les casseroles, à mettre la table et le couvert, à chercher des serviettes, à ouvrir les placards, couper le pain ...

Je m'étourdissais de les voir, émue au sein de cette ruche tourbillonnante, des leurs phrases chantant, dont je comprenais parfois un mot. Du vin. De l'eau. Le pain. Des mots simples et essentiels. Les mots qui portent vie, qui venaient peu à peu nourrir mon cœur. Comme l'ouverture de mon âme à la future mère que je m'apprêtais à devenir, dans une très joyeuse sérénité.

Ce repas fut un délice. Tu vois, Mathieu, ajouta Marie sur le ton de la confiance intime, ce repas, je le savoure encore. Chaque jour qui vient, mes narines respirent avec joie les senteurs de thym et de romarin, le lard grillé, les légumes dorés au feu de la cheminée... cette ambiance de fête, si naturelle, alors que combien de fois, je me suis ennuyée à mourir à ces soirées qui n'en finissent plus, pleines de bruits et de fureurs inutiles, ses fausses fêtes sans joie, tristes, grises, sans lumière.

Oui, un repas de fête, pour m'accueillir, moi qui venait de si loin pour revenir au troupeau, pour retrouver ces lois du temps qui passent sans trembler. Je n'étais pas l'étrangère, juste la petite fille à peine égarée, à qui elles allaient apprendre le chemin de vie, le chemin de naissance, celui que l'on doit prendre, pas après pas, doucement, pour mettre au monde l'humanité, pour donner à celle qui m'avait choisi le confort, l'aisance nécessaire, en reconnaissance de son choix.

Ni Marie, ni Matthieu ne s'aperçoivent qu'ils passent pour la troisième fois devant le restaurant. La chandelle de leur table reste la dernière à briller encore dans la nuit. Marc et Jean s'impatientent un peu, sans vraiment se parler. Jean possède l'avantage de savoir. Ce que Marc aspire à connaître. Mais Mathieu ne lâche pas le bras de Marie. Ils marchent, poussant sans effort la voiture légère de l'enfant qui dort, confiante, en cette belle nuit étoilée, au bord de l'Oise, dans le murmure maternelle, qui se confond, comme dans un doux rêve, aux chuchotements de l'eau.

Les paroles de Marie ne s'arrêtent pas...

Après ce premier repas, il y en a eu bien d'autres. Toujours la même excitation, ce foisonnement de senteurs exquis, de bruissement de paroles, de douceurs des femmes. Peu à peu, jour après jour, au fur et à mesure que mon ventre s'arrondissait, leurs mots pénétraient en moi comme autant de sagesse descendue de la nuit des temps. J'apprenais comment dormir, le soir, comment me reposer, après l'effort de la journée, comment respirer la rosée du matin, comment m'assoupir, légère, après le déjeuner du midi, comment me promener, au cœur de l'après-midi, sur les chemins pierreux des montagnes, comment parler aux ânes pour qu'ils me transportent avec douceur et élégance jusqu'aux paysages étonnant cachés aux creux des cimes, comment moudre le café, pour en faire le plus délicieux des élixirs, comment cueillir la sarriette de printemps, comment écouter le chant des faucons qui planent au dessus des

plaines et comment reconnaître le silence qui précède l'orage, comment me protéger de la foudre quand les ciels sont gris, avant que la lumière ne change brutalement et que l'atmosphère entière exhale sa fureur d'un coup, comment reconnaître les lapins des lapines, comment rester assise, en position de tailleur, sous le pâle soleil de l'hiver, au ciel clair sans nuage, pendant des heures, à sentir sous ma peau la présence de ma fille, comment lui parler, comment lui dire « je t'aime », comment lui dire « bonjour » le matin, au réveil, comment lui faire écouter la musique des âmes disparues, comme l'écouter, elle, ce qu'elle a à me dire, à m'apprendre, puis l'apprendre à ces mères anciennes, qui à leur tour, m'apprennent ce que leur avaient dit leur filles et leurs fils, et ce que les filles et les filles de leur filles avaient dit, comment comprendre cette infinité de paroles, passées de mères en filles depuis la première mère, comprendre ce fil d'Ariane tissée depuis la nuit des temps dont elles me tendaient l'un des morceaux, comprendre que je fais parti de ce fil, de cette troupe, de cette meute, serrée chaudement dans leur bras...

Je n'étais jamais seule, toujours accompagnée d'une, deux, trois femmes, qui m'expliquaient tous ces mystères. Les hommes travaillaient durs, je les voyais très peu. Ce n'était pas leur affaire. Chacun tenait un rôle et ils n'empiétaient pas sur celui des femmes. Voilà, Matthieu, ce que je fis après Noël.

Marie s'arrête brusquement parler et de marcher. Elle commence à se sentir fatiguée, de longer ainsi le bord de la rivière, d'aller et venir sans fin dans ses souvenirs les plus anciens et dans son histoire la plus récente. Fleur dort toujours très profondément. La chandelle du restaurant brille au loin, tout ce chemin encore à parcourir...

J'aimerais bien manger mon tiramisu, dit alors Marie, avec une petite voix pleine de découragement, de lassitude, comme si soudain, elle se sentait abandonnée de sa meute, isolée dans un monde dont elle ne comprend plus tout à fait le sens. Machinalement, elle se raccroche au bras de Matthieu, qui ne se méprend pas sur son geste.

Rentrons, dit-il, avant que la nuit ne gagne aussi les dernières lumières de la civilisation. Nos deux compères doivent bien s'ennuyer. Mais je ne regrette pas ce moment, sais-tu ? Je crois bien que c'est la première fois que nous ayons une conversation de ce genre, aussi profonde, aussi intense...

La première fois aussi, je pense, le coupe Marie, que tu m'écoutes vraiment, que tu ne cherches pas à imposer tes points de vue, tes idées supérieures, tes pensées sans discussions possibles, péremptoires, ancrées dans la rationalité surfaite de notre existence. Oui, c'est bien la première fois que tu m'écoutes jusqu'au bout te raconter mes histoires à dormir debout, comme tu les appelais, quand je voulais te faire partager mon émerveillement le jour, où, petite fille, j'avais croisé au bord de la rivières quelques fées sauvages. Le jour où la sorcière m'avait réchauffée d'une soupe incroyable quand j'allais mourir, pour me sauver. Je t'ai déjà raconté ces choses, mais tu refusais d'en discuter.

Cela me paraissait tellement incongru, essaye de se justifier Matthieu, tellement loin de tout ce qui existe.

Marie s'accroche toujours au bras de Matthieu. Ils reprennent leur marche, lentement. Marie n'en peut plus, elle confie à Matthieu le soin de pousser le landau de Fleur. Mais au bout de quelques pas, elle s'arrête, elle ne peut plus avancer. Tout son corps lui fait mal. Un banc, heureusement, est posté là, comme pour l'attendre. Elle s'y affale. Matthieu s'assoit doucement à côté d'elle, en rapprochant d'eux le landau au plus près. Il s'inquiète, il sort son portable de sa poche, pour demander à Marc d'amener la voiture. Marie l'arrête d'un geste, en posant sa main sur son bras.

La naissance fut un rêve, poursuit-elle dans un souffle. La naissance fut un rêve absolu. En ce matin de juillet, le ciel était d'une pureté d'azur incroyable. Mais le soleil ne se montrait pas trop brûlant, juste ce qu'il faut pour accompagner une jeune mère dans la plus belle de ses tâches. Les contractions me prirent en respirant l'air de ce matin-là. Dès que je posais les mains sur mon ventre, étonnée de cette sensation douloureuse, nouvelle, Maria-Angelica était déjà près de moi, puis vinrent très vite Maria-Alba et Maria-Aurora, qui m'installèrent avec le plus grand soin sur le lit. Puis d'autres entrèrent dans la maison, comme le jour du premier repas. C'était toute une agitation ordonnée autour de moi. Nulle de paniquait, car chacune savait exactement ce qu'il fallait faire. Et moi aussi, je savais exactement ce que je devais faire, et comment tout cela allait se dérouler. L'enseignement reçu de toutes ces femmes très sages au cours des semaines passées ici, avec elles, fonctionnait dans ma tête et dans mon corps, pour préparer la venue de Fleur.

Oh, je ne suis pas en train de te dire que je n'avais pas mal, que je ne souffrais pas du tout. Non, ce n'est pas cela. Mais j'étais

entourée, par cette saine effervescence. J'étais rassurée. Je savais, par la plus profonde des convictions, que tout allait se passer merveilleusement bien. Aucune angoisse ne pénétrait en moi. J'étais sereine, complètement sereine, au milieu de cette petite maison de pierres chaudes, au creux des montagnes, au bon soin de ma famille dont je comprenais maintenant parfaitement la langue. Par moment, je regardais les fenêtres ouvertes sur le jardin : les fleurs colorées, les oiseaux volubiles, les lézards paresseux qui soudain s'élançaient, plus vif que l'éclair, pour un rien, pour une mouche qui passait par là, les papillons joyeux, légers comme l'air, qui volaient par bond au dessus des cailloux de l'allée. Puis mes regards se posaient sur les murs de pierre de la maison, constellés de bibelots rocamboliques, de petits vases de faïences ornés de décor naïf, des napperons brodés de scènes de campagnes aux couleurs vives, où des filles aux joues rougies par le grand air courent dans les champs, poursuivies par de grands garçons rieurs, il y avait aussi tout un mélange de fleurs séchées, dont certaines avaient gardées le souvenir de leur beauté passées, des couronnes de pailles, des nids d'oiseaux, sans doute rapportés par des enfants, aux formes étranges, contorsionnées par le temps, et puis tous les pots, ail, thym, sarriette, romarin, oignons, échalotes, marjolaine, les casseroles de toutes tailles, cabossées, mais rutilantes comme au premier jour, les poêles de toutes formes, grandes, petites, longues, des chaudrons de cuivre, aussi, et tous les ustensiles de cuisine, nécessaires à la confection d'une nourriture saine, terrestre, naturelle.

Et tous ces visages souriants, ces mains apaisantes, ces voix chaudes, profondes et rassurantes, autour de moi, qui m'accompagnaient.

Oui, la naissance de Fleur fut un rêve. D'ailleurs, le plus surprenant, c'est qu'elle ne pleura pas. Non, ce fut un rire. Fleur entra dans le monde par un grand rire, un rire puissant, fort, éclatant, qui résonna longtemps entre les murs de la petite maison, qui sortit aussi au dehors, dans le jardin, et fit accourir d'autres femmes, des voisines, toutes celles qui n'avaient pas pu m'accompagner, par faute de place chez Maria-Angelica. Mais les plus vieilles ne s'en étonnaient pas. Ce n'est pas un phénomène courant, mais il arrive que les enfants naissent en riant, dans ces montagnes, quand la mère a reçu suffisamment d'attention lors de sa maternité, quand le bonheur de la mise au monde dépasse les angoisses, les souffrances, les grandes peurs de l'humanité.

Voilà Marc ! Le numéro de Mathieu s'étant affiché sur l'écran de son portable, il vient aux nouvelles.

Que se passe-t-il, s'enquiert-il timidement, un peu gêné d'entrer dans la longue intimité de ses deux amis. Tu as cherché à m'appeler, Mathieu ? Tout va bien ? Vous avez marché si longtemps, on se demandait, avec Jean ... le patron aimerait fermer ... la bougie est presque éteinte ... elle tient encore, un petit peu, plus pour très longtemps, je crois. Le patron m'a dit de le comprendre, que ce n'est pas facile, ces soirées qui durent si tard, tous les jours, tu comprends ?

Et mon tiramisu, tu me l'as ramené, au moins ? Rigole Marie.

Marc écarte les bras en signe d'impuissance.

Ne me dis pas que tu l'as mangé, espèce de goinfre ! S'amuse toujours Marie, faussement furieuse.

Matthieu se lève.

Je vais te le chercher, et régler la note au passage, pour libérer le patron du restaurant. Il part, son ombre s'évanouit dans la nuit. Marc et Marie se retrouvent seuls, tous les deux, pour la première fois peut-être. Elle pense qu'elle a juste oublié de parler des quinze ans à Mathieu... Pourtant, elle s'était promis, juste avant, de leur donner le même challenge, à tous les trois. Reviens dans quinze ans, je t'épouserai.

Marc s'assoit à son tour sur le banc, encore chaud de la présence de Matthieu.

Je pars, lui annonce Marie. Ou plutôt, je repars. Tu ne m'as encore rien demandé, mais je devine ce que tu souhaites me dire. Me dire que tu te moques de qui Fleur est la fille. Me dire que tu l'aimes déjà, que tu m'aimes depuis toujours, que tu veuilles fonder une famille, que tu veuilles vivre avec moi. Me dire que peu t'importe les bruits, les ragots, ce que les gens d'ici pensent et racontent, que tu ne vois que du bonheur pour moi, que je suis ta lumière, ta vie, ton espoir, le souffle qui t'emmène, qui te tire, qui te pousse. Tu m'aimes, tu m'aimes, tu m'aimes, tu ne cesses pas de te le répéter depuis que tu m'as vue, au premier jour de ton installation ici avec ta famille. Tous tes rêves se sont construits autour de moi. Tu as toujours été jaloux de Matthieu, un peu de Jean aussi, car tu sais

bien que j'ai un faible pour les plus faibles, et que toi, tu es si fort. Tu as parfois peur de me faire peur, alors que tu ne voudrais être que douceur, amour, tendresse, pour me transporter dans tes rêves les plus fous, les plus insensés. Tu m'aimes, Marc !

Marc laisse s'envelopper du silence de la nuit. Sa main se pose sur celle de Marie, qui ne la retire pas. Immobiles l'un et l'autre.

Comment sais-tu tout cela ? Parvient à chuchoter Marc, tout doucement. Tu as tout deviné, tout compris, oui, Marie je t'...

Marie l'empêche de poursuivre, en posant un doigt sur ses lèvres à lui. Elle parle à sa place.

L'instinct, poursuit-elle, mon intuition féminine, ma compréhension du monde. Tu sais, j'ai beaucoup appris, en ces quelques mois passés dans ma vieille famille frioulane. J'ai appris à donner la vie, mais aussi à la comprendre, cette vie. Oui, j'ai compris que tu m'aimes. Ton cœur est grand et peut nous accueillir, Fleur et moi, ce soir. Demain matin, aussi, sans doute, et peut-être encore demain soir. Mais un jour viendra où ton âme conquérante aura soif de batailles. Tu es un combattant, Marc, et le sang du guerrier qui coule dans tes veines n'a pas encore chanté sous l'exaltation de la victoire. Tu quitteras cette école de marketing imposée par ton père. Tu iras voler de tes propres ailes, porté par ta volonté créatrice. Tu deviendras petit apprenti dans une cuisine modeste. Pour te faire la main. Tu y travailleras dur. Tu partiras avant l'aube, quand chantent encore les grands oiseaux de nuit. Tu reviendras bien après le crépuscule, quand dorment déjà les papillons de jour. Tu m'aimeras très fort, je le sais. Tu te dépenseras sans compter, pour ramener au ménage le nécessaire et l'abondance, pour Fleur et pour moi. Ta sueur se mêlera aux sauces que tu prépareras avec l'amour du métier. Puis de petits restaurants en grands palaces, tu franchiras les frontières, reconnu pour ta cuisine d'excellence, pour les parfums dont tu sauras si bien remplir les assiettes de tes convives, tu parcourras le monde et les télévisions, tu écriras des livres, tu collectionneras les étoiles, les toques et les fleurs, et tu nous reviendras, les bras chargés de trophées, illuminé de gloire. Mais aveuglé par l'or et l'argent des victoires, tu ne t'apercevras pas de notre étiolement, tu ne me verras pas mourir à petit feu, dévastée par les larmes de l'ennui, par le gouffre du vide que tu laisseras à mes pieds chaque jour en partant vaincre le monde. Tu ne verras que mon profil éclairé par ton enthousiasme, mais Fleur ne verra que ma face, sombre, grise, blafarde et notre pauvre petite

fille se fanera à son tour, bien avant l'âge, perdant tous ses rêves d'enfance. Un jour, quand tes cheveux seront devenus blancs, ton regard s'ouvrira, mais il sera trop tard. Tu comprendras trop tard que l'amour que tu avais pour moi s'est diffusé peu à peu dans l'ardeur de tes combats, que l'icône que tu portais sur ton cœur et qui t'enhardissait au plus dur des batailles est devenue une pauvre image morte, moisie d'humidité, flétrie.

Alors, je pars, Marc. Avant qu'il ne soit de nouveau trop tard. Je m'en vais parcourir le monde. Visiter les montagnes. Rencontrer d'autres femmes de peuples éloignés. Vivre les pieds dans la terre. Pour que Fleur apprenne à son tour tous les chants de l'humanité. Et je reviendrai dans quinze ans, pour t'épouser.

Matthieu et Jean réapparaissent dans la nuit. Avec le tiramisu de Marie, posé avec délicatesse sur une soucoupe de porcelaine bleue. Et ils s'en vont, tous les cinq, au bord de l'Oise...

FIN DE L'HISTOIRE !